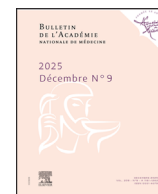




Disponible en ligne sur
ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France
EM|consulte
www.em-consulte.com



Vie de l'Académie

La médecine au Grand Siècle d'après la correspondance de la Marquise de Sévigné[☆]

Medicine in the Grand Siècle through the letters of the Marquise de Sévigné

Jacques Battin

Académie nationale de médecine, 16, rue Bonaparte, 75272 Paris cedex 06, France

INFO ARTICLE

RÉSUMÉ

En écrivant à sa fille la comtesse de Grignan vivant en Provence : ' Je suis pour vous comme la santé le plaisir des autres plaisirs ', la marquise de Sévigné connaît la nécessité d'une bonne santé pour apprécier la vie, une vérité première élégamment formulée. En plus de participer à l'esprit français, ces lettres constituent une vraie gazette du Grand Siècle, de ses mœurs, des maladies, des remèdes et des médecins chargés de la santé du Roi. Comme aujourd'hui, les remèdes de ' bona fama ' sont légion pour conjurer l'anxiété existentielle inhérente à la condition humaine.

SUMMARY

In writing to her daughter, the Countess of Grignan, living far from her in Provence: "I am for you like health, the pleasure of other pleasures", the Marquise de Sévigné acknowledges the necessity of good health to appreciate life, an elegantly formulated fundamental truth. In addition to contributing to the French spirit, these letters constitute a true gazette of the Grand Siècle, its customs, diseases, remedies, and the doctors responsible for the King's health. As today, "bona fama" remedies are legion to ward off the existential anxiety inherent to the human condition.

' En ce siècle, tout le monde se dit médecin ' (Fagon, Premier médecin du Roi Louis XIV)

' Je suis pour vous comme la santé, c'est-à-dire le plaisir des autres plaisirs ' (Mme de Sévigné à sa fille Françoise de Grignan en 1684) (Fig. 1–3)

Dans la lettre à sa fille de 1684, la marquise écrit : ' Ma bonne, je suis pour vous comme la santé, le plaisir des autres plaisirs ' une manière élégante de dire la nécessité d'une bonne santé pour jouir de la vie. Cette correspondance est à lire avec le regard médical actuel et dans une perspective braudélienne. En effet, l'histoire nous confronte à la longue durée, à cette part incontournable de la condition humaine, le temps. Elle offre des repères, apprend la modestie, la patience assortie à l'espérance. Loin de confiner dans une vision passéiste, l'histoire tourne aussi vers l'avenir en obligeant à l'histoire immédiate, c'est-à-dire en imposant le recul que donnera seulement le futur.

La lecture du récent scénario du film sur la célèbre marquise m'a donné l'envie de relire plus attentivement ses Lettres [1]. De la biographie de Marie de Rabutin-Chantal (Paris. 1626 – Grignan. 1696), tout nous est connu grâce à Roger Duchêne, lequel a rassemblé et annoté les lettres de la marquise pour l'édition en 3 tomes de la Pléiade [2]. Notre regretté confrère Yves Pouliquen, membre de l'Académie de médecine et de l'Académie française, sensible à la naissance de l'esprit français au Grand Siècle, avait consacré un livre à l'épistolière en le complétant par les mémorialistes du temps, dont le duc de Saint Simon [3]. D'autres éditeurs ont préféré publier des lettres choisies [4]. Le dix-septémiste de la Sorbonne Patrick Dandrey m'a indiqué la revue Marseille qui a publié en 1973 sur les médecins dans la correspondance de Mme de Sévigné, article que je n'ai pu me procurer.

Marie de Rabutin-Chantal (Paris. 1626 – Grignan. 1696), fut orpheline à un an de son père, le baron de Chantal, mort en défendant l'île de Ré contre les Anglais, puis de sa mère Marie de Coulanges emportée en quelques heures quand elle avait six ans; elle perdit ensuite la grand-mère qui l'élevait. C'est son oncle maternel le bon abbé de Coulanges, qui l'éleva comme un père et lui donna une excellente formation (Fig. 4).

[☆] Séance du 4/11/2025.

Adresse e-mail : battinjacques@gmail.com



Figs. 1-3. La marquise de Sévigné à son écritoire, Musée carnaulet, Paris.

Comment ne pas ressentir la fragilité de la condition humaine après tous ces deuils. Mariée à dix-huit ans au frivole marquis Henri de Sévigné, de haut lignage breton, mais mourut en duel pour les beaux-yeux d'une belle. De ses sept années de vie conjugale, la marquise eut deux enfants, son fils Charles embrassa aussi la carrière militaire et sa fille Françoise, qu'elle entoura d'une 'excessive tendresse' et de la meilleure éducation pendant sa jeunesse à l'hôtel Carnavalet. Françoise était aussi belle et spirituelle que sa mère. Elle dansait avec la grâce de ses quinze ans à la cour de Versailles. Considérée la plus jolie fille de France, le Roi l'avait remarquée, c'est pourquoi Jean de La Fontaine lui dédia non sans malice sa fable *Le lion amoureux*, que récite avec bonheur Fabrice Luchini (Fig. 5).

À Mademoiselle de Sévigné Sévigné, de qui les attraits, Servent aux grâces de modèle, Et qui naquîtes toute belle, À votre indifférence près, Pourriez-vous être favorable, Aux jeux innocents d'une Fable, Et voir, sans vous épouvanter, Un Lion qu'Amour sut dompter? Amour est un étrange maître. Heureux qui peut ne le connaître, Que par récit, lui ni ses coups! Quand on en parle devant vous, Si la vérité vous offense, La Fable au moins se peut souffrir : Celle-ci

prend bien l'assurance, De venir à vos pieds s'offrir, Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient, Les Lions, entre autres, voulaient, Être admis dans notre alliance. Pourquoi non? Puisque leur engeance, Valait la nôtre en ce temps-là, Ayant courage, intelligence, Et belle hure outre cela. Voici comment il en alla.

Un Lion de haut parentage, En passant par un certain pré, Rencontra Bergère à son gré : Il la demande en mariage. Le père aurait fort souhaité Quelque gendre un peu moins terrible. La donner lui semblait bien dur; La refuser n'était pas sûr; Même un refus eût fait, possible, Qu'on eût vu quelque beau matin Un mariage clandestin. Car outre qu'en toute manière La belle était pour les gens fiers, Fille se coiffe volontiers D'amoureux à longue crinière. Le Père donc ouvertement N'osant renvoyer notre amant, Lui dit : Ma fille est délicate; Vos griffes la pourront blesser Quand vous voudrez la caresser. Permettez donc qu'à chaque patte On vous les rogne, et pour les dents Qu'on vous les lime en même temps. Vos baisers en seront moins rudes, Et pour vous plus délicieux; Car ma



Fig. 4. Portrait de l'Abbé de Livry, collection privée.

filles y répondra mieux, Étant sans ces inquiétudes. Le Lion consent à cela, Tant son âme était aveuglée ! Sans dents ni griffes le voilà, Comme place démantelée. On lâche sur lui quelques chiens : Il fit fort peu de résistance. Amour, amour, quand tu nous tiens, On peut bien dire : Adieu prudence (Fig. 6).

La plus jolie fille de France se maria avec le comte de Grignan nommé peu après par le Roi gouverneur de Provence. C'est en séparant la mère de sa fille que naquit cette fameuse correspondance à la fin de se rassurer des dangers liés aux déplacements, comme la descente redoutée du Rhône tumultueux pour se rendre en Provence et les tournées avec le comte par tous les temps. La marquise appréciait son gendre le comte de Grignan et lui recommandait la prudence dans les voyages. Dans sa lettre du 15 janvier 1674 (lettre 362 La Pléiade I, 671), la marquise écrit au comte : ' Je reconnais bien, mon cher Comte, votre politesse ordinaire et la bonté de votre cœur, qui vous rend sensible à toute la tendresse du mien. Je sens avec plaisir toutes les douceurs de votre aimable lettre et ce n'est point pour les payer que je vous jure que, pour ma seule considération, j'aurais cédé cette année aux raisons de ma fille, si l'intérêt de vos affaires n'avait décidé... Au reste, c'est à vous que je confie la poursuite du chemin. N'allez point en carrosse sur le bord du Rhône. Évitez une eau qui a une lieue de Montélimar. Cette eau n'est que le Rhône où ils firent entrer mon carrosse l'année dernière : mes chevaux nageaient agréablement. Au nom de Dieu ne vous moquez pas de mes précautions; ce n'est qu'avec de la sagesse et de la prévoyance que l'on voyage bien. Adieu, mon cher Comte. Je puis donc espérer vous embrasser bientôt; quelle obligation ne vous ai-je point? Si j'ai pour vous une véritable amitié et une inclination naturelle, vous savez bien au moins que ce n'est pas d'aujourd'hui '.

Les voyages n'étaient pas seuls à risque, la santé était constamment menacée par les fréquentes épidémies, peste, choléra, variole, rougeole, ces dernières décimeront la descendance de Louis XIV en 1711, l'année des quatre dauphins. Madame de La Fayette relatait la fin tragique dans *l'Histoire d'Henriette d'Angleterre*, de la fille du roi décapité Charles I^{er} et d'Henriette de France, devenue l'enjouée femme de Monsieur, duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Celle-ci fut emportée en quelques heures par

une probable rupture d'ulcère de l'estomac. L'exclamation de Bossuet dans sa célèbre oraison funèbre résonne encore : ' O nuit désastreuse, ô nuit effroyable où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte '.

La précarité de la vie humaine, dont celle des femmes menacées par les risques mortels de l'accouchement traverse les lettres de la mère qui redoute les assiduités du comte, lequel avait perdu ses deux précédentes épouses en couches et n'avait que des filles. Le cousin Bussy-Rabutin s'en émeut dans sa correspondance avec la marquise, le 8 décembre 1668 il lui écrit : ' Vous avez raison de croire que la nouvelle du mariage de Melle de Sévigné me donnera de la joie. L'aimant et l'estimant comme je fais, peu de choses m'en peuvent donner davantage, et d'autant plus que M. de Grignan est un homme de qualité et de mérite et qu'il a une charge considérable. Il n'y a qu'une chose qui me fait peur pour la plus jolie fille de France; c'est que Grignan qui n'est pas vieux, est déjà à sa troisième femme; il en use presque autant que d'habits, ou du moins que de carrosses '. Ainsi partage-t-il les craintes de la mère.

La marquise relate ses propres soucis de santé, le rhumatisme inflammatoire qui la retint plusieurs mois en son château breton des Rochers, les nombreuses cures à Bourbon et Vichy pour chasser ses vapeurs, probables bouffées de chaleur liées à la ménopause qui entraîne la chute des hormones féminines, œstrogènes et progestérone. Ces troubles vaso-moteurs sont désagréables retentissant sur le sommeil et l'humeur. Après l'abandon de la substitution hormonale accusée d'être cancérigène, d'autres voies sont à l'étude, telle la voie d'activation de la neurokinine NKB, neurotransmetteur intervenant dans les bouffées de chaleur.

La marquise s'assure la protection supposée des meilleurs médecins de l'époque, ceux du Roi, D'Aquin, Vallot, Fagon. Elle est amie de Jean Pecquet et appelle François Félix, qui avait guéri Louis XIV de sa fistule anale, lorsque son fils eut une botte emportée par un boulet et le talon endommagé.

En dépit de ces sommités, Mme de Sévigné recourait aux simples, baume tranquille ou ceux des Capucins, lesquels durent être exilés par le Roi à Rennes, car la Faculté les accusait d'exercice illégal de la médecine. Dans la lettre à sa fille du 16 septembre 1676 (lettre 545, La Pléiade, tome II, p. 393), alors en Bretagne, pour lutter contre ses rhumatismes, Mme de Sévigné recommande un remède qui lui convient très bien ' Amonio me fait prendre tous les matins une pilule très-approuvée, avec un bouillon de bétoine; cela purge le cerveau avec une douceur très-salutaire; c'est précisément ce qu'il me faut : j'en prendrai huit jours, et puis la vendange. Enfin, je ne pense qu'à ma santé, et c'est ce qui s'appelle présentement mettre du sucre sur du macaron. Ne soyez donc point en peine de moi, et ne vous occupez que de me donner le grand et le dernier remède que vous m'avez promis par votre très-aimable présence '. Les rhumatologues savent d'expérience que l'effet placebo est de 40 à 50 % ! En désespoir de cause, la marquise pria la Providence, se rappelant que sa grand-mère Frémyot, fondatrice des Visitandines et canonisée par Léon XIII n'était autre que sainte Jeanne de Chantal, qui a son église dédiée à la porte de Saint-Cloud à Paris.

Au total, sur les 1120 lettres authentifiées par Roger Duchêne, 764 sont adressées à la comtesse de Grignan pour maintenir le lien malgré la distance. Dans la lettre du 23 mai 1671 (lettre 168, tome I La Pléiade, p. 259) la mère écrit à sa fille : ' J'arrive ici (aux rochers en Bretagne) où je trouve une lettre de vous, tant j'ai su donner un bon ordre à notre commerce. Je vous écris lundi en partant de Paris; depuis cela, mon enfant, je n'ai fait que m'éloigner de vous avec une telle tristesse et un souvenir de vous si pressant, qu'en vérité la noirceur de mes pensées m'a rendue quelquefois insupportable. Je suis partie avec votre portrait dans ma poche; je le regarde fort souvent : il serait difficile de me le dérober présentement sans que je m'en aperçusse; il est parfaitement aimable, j'ai votre idée dans l'esprit; j'ai dans le milieu de mon cœur une tendresse infinie pour vous; voilà mon équipage et voilà avec quoi je vais à trois cents lieux de vous... ' Mme de Sévigné termine ainsi cette lettre : ' j'embrasse ce fripon de Grignan, malgré ses forfaits '. Parlant d'argent précédemment concernant le testament en sa faveur du bien



Fig. 5. Gravure de Grandville illustrant les Fables éditées par Garnier fr. Paris, 1876, 4, I, p. 147–9, coll. de l'auteur.



Fig. 6. Portrait de la comtesse de Grignan, des collections privées.

bon abbé de Coulanges, il ne peut s'agir que de l'intérêt du comte pour la cassette de sa belle-mère...

Dans plus de 400 lettres la marquise évoque ses propres maux et ceux de ses amis/ies, comme Madame de La Fayette, Gondi le cardinal

de Retz ou le duc de La Rochefoucauld, célèbre auteur des Maximes, dont l'autopsie montra que l'œdème aigu des poumons qui l'emporta aurait justifié une saignée...

Ces lettres sont non seulement un sommet de la littérature française, par l'élégance du style, mais aussi un témoignage de la médecine du temps, moins ridicule que l'a montrée Molière avec ses Diafoirus et Purgon. Si le doyen Gui Patin pratiquait à l'excès le principe de précaution, c'est parce qu'une pharmacopée naissait avec le quinquina, la poudre des jésuites ramenée du Pérou, dont sera extraite la quinine, médicament efficace dans les fièvres palustres, avant d'en connaître l'agent parasitaire. L'antimoine et l'ipéca sont deux autres acquisitions.

Surtout le XVII^e siècle, celui de Descartes considérant l'homme comme une machine à explorer, connaît un essor dans la mécanique des fluides, avec deux grands noms de la science. L'Anglais William Harvey (1578–1657), formé à l'école anatomique de Padoue, apporte un bouleversement qui fonde la physiologie et la cardiologie. Il repense le rôle du cœur, du sang et des vaisseaux et établit le concept de système circulatoire. Fondé sur l'expérimentation, il dédie au roi Charles I^{er} le *De motu cordis et sanguinis in animalibus* publié en 1626. Il y affirme que le sang est continuellement propagé des poumons, où il est oxygéné vers l'aorte. En utilisant des ligatures, il démontrait que le sang passe des artères aux veines, que le mouvement du sang est circulaire et les battements du cœur à l'origine de ce phénomène. L'opposition entre pro et anti-circulationnistes durera en France jusqu'à la décision de Louis XIV chargeant en 1672 Pierre Dionis d'enseigner l'anatomie selon la circulation au Jardin du Roi.

La circulation lymphatique, restée longtemps énigmatique, doit à l'anatomiste Jean Pecquet (Dieppe 1622–Paris 1674) la description de la citerne qui porte son nom. Il fut le seul médecin à entrer à l'Académie des sciences fondée par Colbert en 1666.

Louis XIV conscient que la puissance de son royaume était liée à la démographie, donc de la santé de ses sujets, fait approvisionner les hôpitaux et les armées en quinquina et ipéca, à partir de Cadix et Lisbonne. Le ministre Pontchartrain en commanda de telles quantités, qu'il en résulta une hausse des prix. Louis XIV avait compris que la prévention de la santé est un devoir régalien. C'est ainsi que le quinquina et l'ipéca-

cuanha inaugurent l'organisation sanitaire du royaume de France. Puis vinrent les vins de quinquina, cachant l'amertume de celui-ci, lesquels se multiplièrent, pour répondre aux besoins des régions impaludées, y compris les plus septentrionales. L'arbre qui fournit le quinquina fut décrit en 1738 par La Condamine qui avait été envoyé au Pérou (arbre des fièvres).

Le sulfate de quinine, sera isolé en 1820 par Pelletier et Caventou, un progrès notable, car la poudre de quinquina soulevait l'estomac. La quinine sera utilisée avec succès par François Maillot, de 1832 à 1836, chez les soldats français des troupes coloniales, tandis que le vin de quinquina, présent dans toutes les éditions du Codex, jusqu'à celle de 1965 est recommandé aux populations algériennes en raison de l'endémie paludéenne sévissant dans la plaine marécageuse de la Mitidja.

Que retenir in fine des Lettres de la marquise ? Son souci de préserver la santé pour goûter au mieux les plaisirs qu'offre la vie. Tous les remèdes étaient bons à prendre comme aujourd'hui. Malgré l'efficacité de la biomédecine actuelle, le recours aux thérapies complémentaires, coaching et charlatanismes divers n'a pas fléchi. Enfin, la marquise m'apparaît comme une femme éprise de liberté en un temps où l'absence de contraception soumettait les femmes à des grossesses multiples et non désirées leur faisant courir le risque de mourir en couches. La lettre 247 adressée à sa fille la comtesse de Grignan, le 19 février 1672 (tome I, La Pléiade, p. 443) s'apparente à une chronique des Parques, où la mère annonce le décès d'une amie assortie d'une mise en garde : ' Madame de Guerchi n'est morte que par avoir le corps usé à force d'accoucher '.

La marquise avait toléré les frasques de son mari volage, sinon même encouragé. Ainsi Ninon de Lenclos refuge galant de la société huppée accueillit le père, puis le fils Sévigné. Riche et belle, la marquise se donna ainsi tout loisir de fréquenter les écrivains et beaux esprits de son temps, dont le grand Corneille. Elle acquit une réputation qui perdure, car ses Lettres sont plus qu'une correspondance intime destinée durant 25 ans, de 1671 à 1696, à conjurer l'absence de l'être aimé. Elle est aussi une véritable gazette du Grand Siècle, où défilent personnages connus et événements. La marquise est journaliste à son insu, le naturel étant un des charmes de son esprit [4].

Elle fait la chronique d'événements divers : le mariage de la Grande Mademoiselle, le procès et l'envoi de Fouquet à Pignerol, l'exécution de la Brinvilliers lors de l'affaire des poisons, la mort d'Henriette d'Angleterre, de Turenne, de Louvois qualifié de ' grand ministre, d'homme si considérable qui tenait une si grande place dont le moi, comme dit M. Nicole était si étendu qu'il était le centre de tant de choses ' (lettre à Coulanges du 26 juillet 1691) ; la marquise n'oublie pas le suicide de Vatel le cuisinier du Roi, qui n'avait pas supporté le retard de livraison de la marée. Elle connaît le grand Corneille, la reine, Mme Scarron, future marquise de Maintenon, qui épousera le Roi -Soleil à son couchant.

La correspondance de Mme de Sévigné avec sa fille crée une relation privilégiée où les épanchements de la seconde, jusque-là peu expansive, s'avèrent désormais plus aisés par écrit que lorsque les deux femmes vivaient ensemble. Nous connaissons les qualités épistolaires de Mme de Grignan par les jugements de la mère qui les montrait fièrement à ses amis. Dont M. de Pomponne, ambassadeur et ministre d'État aux affaires étrangères de Louis XIV qui les trouvait admirables. Dans sa lettre 232 du 9 mars 1672 Mme de Sévigné écrit à Mme de Grignan, (La Pléiade tome I, 450–456) : ' Ne me parlez plus de mes lettres, ma fille. J'en viens de recevoir une de vous, toute brillante, toute pleine de pensées, toute pleine de tendresses ; un style juste et court qui chemine et qui plait au souverain degré. Je dirais plus souvent, ma bonne, sans crainte d'être

fade, en vous renvoyant les louanges que vous me donnez quelquefois avec profusion ; mais je suis toujours charmée de vos lettres sans vous le dire. Mme de Coulanges aussi des passages que je lui fais voir '. Dans une lettre écrite des Rochers, le 13 septembre 1671, (lettre 200, tome I, La Pléiade, 342), la marquise se plaint de ne pas avoir reçu des lettres de sa fille : ' J'ai bien perdu de vos lettres et c'est une étrange perte pour moi. Je crois, ma bonne, que vous aimez mes lettres ; mais c'est une chose bien précieuse pour moi que les vôtres. Il y a de l'esprit, de l'agrément, du bon sens, de la tendresse et le tout d'un style qui me touche et qui me plaît ; enfin je puis dire que "rien ne peut réparer les biens que j'ai perdus !" '.

Le mercredi 23 février 1689, (lettre 1074, La Pléiade, III, 510) Mme de Sévigné écrit de Paris à sa fille : ' Ma chère enfant, votre vie de Marseille me ravit ; j'aime cette ville qui ne ressemble à nulle autre. Ah ! Que je comprends bien les sincères admirations de Pauline ! Que je lui crois un esprit qui me plaît ! Il me semble que je l'aime et que vous ne l'aimez pas assez ; vous voudriez qu'elle fût parfaite ; vous n'êtes point juste et qui est-ce qui n'a point de défauts ? Vous vouliez donc qu'elle fût un prodige prodigieux, comme il n'y en a jamais eu... ' Cette jeune Pauline de Grignan (1674–1737) épousera le marquis de Simiane et par respect des lettres intimes de sa mère ne les publiera pas.

Comme la marquise, nous regrettons de ne pouvoir lire la comtesse de Grignan pour des soucis de pudeur familiale, les lettres de la comtesse de Grignan auraient tellement ajouté à la valeur de cette Correspondance.

Le cousin Bussy-Rabutin souhaitait publier sa correspondance entretenue avec la marquise, mais celle-ci redoutait les critiques que lui vaudraient son appartenance à la coterie aristocratique parisienne, dont beaucoup étaient exclus pour leur peu de naissance ou d'esprit, ses railleries souvent cruelles et son excessive et lancinante tendresse pour sa fille, laquelle ne répondait pas forcément aux attentes de sa mère.

Qu'advint-il des Lettres de la marquise à sa fille ? Elles circulaient, étaient copiées et appréciées de son vivant. Mais il faut attendre la 1^{re} édition imprimée en 1725 et 1862 chez Hachette dans la collection *Grands écrivains de la France* où les Lettres de Mme de Sévigné sont présentées comme ' contenant beaucoup de particularités de l'histoire de Louis XIV ' une reprise de ce que la marquise désignait elle-même comme une gazette. Concernant ces éditions, lire *Notes sur le texte* de Roger Duchêne, in La Pléiade I, 755–832.

Lire la marquise n'est pas si aisé, car la beauté du style ne dissimule pas ses ' intermittences du cœur '. Elle n'en demeure pas moins un témoin exceptionnel de la naissance de l'esprit français au Grand Siècle.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- [1] Brocard I. *Madame de Sévigné, l'excessive tendresse*. Roman adapté du film réalisé par Isabelle Brocard. Scénario original ; Isabelle Brocard et Yves Thomas. Paris : Fayard ; 2024.
- [2] *Madame de Sévigné. Correspondance, texte établi, présenté et annoté par Roger Duchêne*, Bibliothèque de La Pléiade, nrf, Tome I, mars 1646–juillet 1675 – Tome II : juillet 1675–novembre 1680 – Tome III : septembre 1680–avril 1696.
- [3] Pouliquen Y. *Mme de Sévigné et la médecine du Grand Siècle*. Paris : Odile Jacob ; 2006.
- [4] *Marquise de Sévigné. Lettres choisies de la marquise de Sévigné*. Paris : Ed Chez Jean de Bonnot ; 1981.